

Fuir l'universel confinement

GUY DEBORD AUJOURD'HUI

Conférence faite jeudi 1^{er} décembre 2022 au Collège International de Philosophie, à l'invitation de Yoann Loir dans le cadre de son séminaire « *Que peut la poésie à l'âge du capital ?* »

« Si vous empruntez une route, ne la rendez jamais. »

Guy Debord, *Lettres à Hervé Falcou*

Guy Debord naît en 1931 et meurt en 1994. Il aura irréfutablement théorisé l'irréversible *autodestruction* d'un monde, l'occidental capitaliste, désormais planétarisé. Cela en soi ne serait pas grave, et même bienvenu, si cette cauchemardesque décrépitude ne parachevait – « par haine de la dialectique » dira Debord à la fin d'*In Girum*¹ –, le prodige d'entraîner avec elle *tout ce qui n'est pas elle*.

Son « hors-champ » dirait un cinéaste, son « négatif » disait Debord.

« Cet ennemi du progrès », écrit-il de lui-même dans *Les erreurs et les échecs de M. Guy Debord par un Suisse impartial*, texte tardif et prodigieusement drôle, « qui se flatte de ne pas parler l'anglais, de ne pas conduire une automobile, qui méprise tout à fait comme <non pensée> rustique l'informatique, qui ne consent à manger que de la nourriture obtenue sans chimie, et cuisinée à l'ancienne, qui s'est déclaré l'ennemi de toute modernisation en architecture ou en moyens de transport, qui accepte l'avion mais déteste les aéroports, qui hait la télévision et pour finir conclut que le cinéma est devenu méprisable, s'est clairement déclaré un ennemi de son siècle. »²

Et le moyen de ne pas être ennemi du pire siècle de l'histoire humaine, avec sa bombe atomique, ses génocides industriels, ses guerres mondiales, ses

¹ *In girum...*, Quarto, p.1788

² Catalogue de l'exposition BNF, p.212

révolutions ratées, ses colonialismes bestiaux, ses décolonisations sabordées, ses totalitarismes intraitables, sa pollution macrocosmique, enfin *son capitalisme vandale publicitairement assisté*, lequel capitalisme, triomphant de tous ses faux ennemis, a fini par les subsumer et à fondre sa propre catastrophe dans le décor, de sorte que l'existence des humains et leur « cadre de vie » devînt cette seule misérable entité – ce que Debord précisément a appelée « le Spectacle ».

« Le sens final du spectaculaire intégré », écrit-il encore dans les *Commentaires sur la société du spectacle*, « c'est qu'il s'est intégré dans la réalité même à mesure qu'il en parlait; et qu'il la reconstruisait comme il en parlait. De sorte que cette réalité maintenant ne se tient plus en face de lui comme quelque chose d'étranger. Quand le spectaculaire était concentré la plus grande part de la société périphérique lui échappait; et quand il était diffus, une faible part; aujourd'hui rien. Le spectacle s'est mélangé à toute réalité, en l'irradiant. »³



Concernant la pertinence en 2022 de ces quelques lignes, inutile j'espère de vous faire un TikTok... Songez seulement à la récente crapuleuse mauvaise farce du *Metaverse*, et demandez-vous s'il n'est pas venu à l'esprit de l'abruti azimuthé Zuckerberg – en dépit de ses milliards de dollars et

des légions d'esclaves codeurs au service de son vide – de fournir des jambes à ses grotesques avatars, ce ne serait pas, par hasard, parce que nul, nulle part, ne songe plus à *s'en aller*.

Là, outre Debord, c'est la grandiose pensée des Envoûtements par Artaud qui serait profitablement mise à contribution.

³ *Commentaires sur la société du spectacle*, p.20

Il s'agira donc aujourd'hui d'essayer d'envisager comment ce monde a pu évoluer de Hitler, Roosevelt, Mao et Staline à Larry Fink, Bill Gates, Jeff Bezos



ou Klaus Schwab, et de *Mein Kampf* et le *Petit Livre Rouge* aux perverses élucubrations de l'imbécile freluquet Harari, devenu l'influent *joystick* – dont il a la silhouette – de tant de ces grandes-têtes-molles...

Mais soyons juste : ces noms n'ont plus rien de *propre*. Ces divers individus interchangeable et mille autres dans leur genre ne sont que les pathétiques prête-noms d'un même ravage à l'aune duquel un Xi Jinping vaut un Joe Biden, un Macron un Zelensky et un Poutine un Assad.

Pourquoi est-ce en Occident qu'a prospéré cette dévastation avant d'étendre sa gestion génocidaire à tout le globe ? Parce que la désolation participe justement de la *ratio*, la « Raison observante » dont Hegel critiquait l'enfantillage, devenue par rage de son impuissance créatrice « Raison Ravageuse ». Soit la « pensée scientifique, cummulative », écrivait Debord à Jaime Semprun le 1^{er} juillet 1986⁴, « et cette technique qui nous a menés si lestement, et comme sans débander, de Cro-Magnon à Tchernobyl ».

Et de l'Intelligence Artificielle à Zaporijia pourrait-on ajouter. Là, c'est la grandiose pensée de l'Arraînement de la Technique par Heidegger qui serait d'une incomparable assistance.

Pourquoi privilégier Debord aujourd'hui ? Parce que, quasiment seul en France quand tous les autres écrivains et intellectuels se partageaient entre gaullisme, fascisme et stalinisme – le maoïsme n'en étant qu'un avatar –, il a su expliquer comment, sous les apparences les plus aveuglément trompeuses, s'unifiait pour son propre malheur un monde constitué de continents, de nations et de régimes politiques aux apparences si disparates. Et il a su dire aussi en quoi et pourquoi était fatale cette *unification* opérée par le biais de la marchandise

⁴ *Correspondance* vol. 6, p.385

devenue « l'argent que l'on regarde seulement »⁵, ayant pour envers la séparation achevée de tout le vivant et relevant d'une civilisation ruée vers sa propre « autodestruction » ; le mot est de lui, dès 1967, dans la thèse 174 de *La Société du Spectacle*.

C'est en méditant Debord qu'on peut saisir, par exemple, le plus finement les tenants et le aboutissants d'un paradoxe idéologique qui remue ses tentacules sous nos yeux effarés comme ceux d'animaux surpris la nuit par les phares d'une voiture : je songe à la suprématie sauvage qu'est en train d'atteindre la Chine communiste totalitaire, une prépondérance qui, sans rompre avec les composantes les plus répressives du stalinisme le plus classique, n'en est pas moins à l'avant-garde du capitalisme technologique le plus pointu.

Eh bien Debord, mort il y a près de trente ans, a su parfaitement penser et annoncer un tel « néo-stalinisme plus parfait que le premier », ainsi qu'il l'écrit le 19 décembre 1986 à Jean-François Martos, en pleine rédaction des *Commentaires sur la société du spectacle*.

« Les spéculations de l'État d'aujourd'hui », y écrira-t-il, « concernent les villes nouvelles et les autoroutes, la circulation souterraine et la production d'énergie électro-nucléaire, la recherche pétrolière et les ordinateurs, l'administration des banques et les centres socio-culturels, les modifications du “paysage audiovisuel” et les exportations clandestines d'armes, la promotion immobilière et l'industrie pharmaceutique, l'agro-alimentaire et la gestion des hôpitaux, les crédits militaires et les fonds secrets du département, à tout heure grandissant, qui doit gérer les nombreux services de protection de la société. »

En 2022, la société du spectacle est donc à l'œil nu cette cage planétairement *unifiée et séparée* dans laquelle vivotent les humains, une « planète-poubelle éventrée, empestée et morte » écrivait pour sa part en 1987 Alexandre Grothendieck⁶, une civilisation qui se survit en se souillant toujours

⁵ Thèse 49 de *La société du spectacle*

⁶ *La clef des songes*, 1987

davantage et qui, bien qu'ayant hérité de toutes les tares de l'ancien nouveau monde, se dirige vers son effondrement selon des modalités inédites. Comprendre la malédiction de ce monde revient à la fois à connaître ce qu'il charrie d'immondes néo-vieilleries – ce que Baudelaire, grand lecteur de Poe comme le sera Debord, qualifiait déjà de « décrépitude » –, et ce en quoi il diffère et innove – toujours dans l'abjection – en comparaison du néo-vieux monde du XX^{ème} siècle.

Car s'il y a bien certains aspects par lesquels le monde d'aujourd'hui est un vieillard déliquescant, il y en a d'autres par lesquels le mal dont il souffre est littéralement une agonie « 2.0 », laquelle révoque instantanément comme des vieilleries dépassées les interprétations gaullistes, staliniennes, trotskistes, libérales ou fascistes à la papa, rendues obsolètes par une pensée qui – ayant bien lu Debord, Heidegger et Artaud –, saurait prendre en compte la récente double mutation hélicoïdale de l'Argent, devenu Finance algorithmique, et de la Science, devenue bio-pouvoir universel.

Comment donc est-on passé « si lestement, et comme sans débander » des hégémonies capitaliste et communiste nées dans les années 1920 à la Finance cybernétisée et au bio-pouvoir transhumaniste ? Tel est précisément ce que permet d'envisager cette notion que Debord nommera, à partir des années 1960, « le Spectacle », dont il dira en 1975 qu'il s'agit d'une « misère, bien plus qu'une conspiration »⁷.

Le Spectacle selon Debord est un concept complexe. Il naît d'une réflexion précoce sur l'urbanisme – soit la configuration rationnelle de l'Espace comme contrôle et déshumanisation –, gestion géométrique de la ville que les Situationnistes tâchèrent de subvertir en inventant d'innovantes « ambiances psychogéographiques », en pratiquant l'intracable dérive, en construisant d'explosives « situations bouleversantes de tous les instants »⁸, en créant un

⁷ *Réfutation de tous les jugements tant élogieux qu'hostiles qui ont été jusqu'ici portés sur le film "La société du spectacle"*

⁸ *Manifeste pour une construction de situations*, Quarto p.111

cinéma transgressif sans images et en rédigeant une merveilleuse poésie vécue, dans le sillage du Surréalisme et du Lettrisme.

À partir des années soixante, en amont de Mai 68 d'abord puis en aval de son échec, nourrie de la pensée de Marx (« dont l'essentiel de l'œuvre a été pleinement confirmé par le XX^{ème} siècle » dira Debord⁹), la notion de Spectacle mûrit en une foudroyante théorie de l'Insurrection, de l'Image, du Temps, de la Marchandise et, donc, de l'« autodestruction » du monde associée à l'idée d'une « dissolution générale »¹⁰ :

« Le moment présent est déjà celui de l'autodestruction du milieu urbain. /.../ Mais l'organisation technique de la consommation n'est qu'au premier plan de la dissolution générale qui a conduit ainsi la ville à se consommer elle-même. »

Commençons par un rapide aperçu des chemins *poétiques* empruntés par le jeune Debord, du cinéma sans images à la dérive et au détournement lautréamontesque, dont l'objectif commun se résumait, en somme, à *fuir l'universel confinement*.

Soucieux dès son plus jeune âge d'échapper à ces décors emmurants que sont la famille, l'éducation, le travail, la bonne société, la camaraderie superficielle, l'argent ou la gloriole médiatique, le génie de Debord consiste à avoir très tôt senti la cohérence d'une colossale claustration à quoi se réduit une société prise dans les rets des temps modernes. Et sa grandeur à avoir passé sa vie à chercher à déchirer en les fuyant tant d'étouffantes apparences.

Bien sûr j'utilise le mot punitif de *confinement* à dessein. Debord parle, lui, d'« isolement » ou de « séparation ».

« Cette société », exprime clairement l'*Internationale Situationniste* en 1961, « tend à atomiser les gens en consommateurs isolés, à interdire la

⁹ *Les erreurs et les échecs de M. Guy Debord par un Suisse impartial, op. cit.* p. 209

¹⁰ « Le moment présent est déjà celui de l'autodestruction du milieu urbain. /.../ Mais l'organisation technique de la consommation n'est qu'au premier plan de la dissolution générale qui a conduit ainsi la ville à se consommer elle-même. » *La société du spectacle*, thèse 174

communication. La vie quotidienne est ainsi la vie privée, domaine de la séparation et du spectacle. »¹¹

Très jeune, pour des raisons d'abord biographiques – il grandit dans une famille décomposée –, et parce qu'il est un génie, Debord prend conscience de l'enfermement isolant que constituent *tous les types de décors* – le décorum de son milieu bourgeois, les plateaux du cinéma classique, les ruines mal replâtrées de la Seconde guerre mondiale, les multiples injonctions bétonnées de l'urbanisme moderne à quoi il opposera cet idéal de la désorientation qu'est la dérive.

Cela commence dès l'adolescence par une anecdote selon laquelle il s'amusait avec des amis à déboulonner et interchanger les panneaux des rues de Cannes, où il vécut de 14 ans au baccalauréat parmi sa fausse famille recomposée.

À 19 ans, à son ami Hervé Falcou avec qui il entretient une correspondance d'une grande intensité poétique, il confie : « Je suis entré un jour dans un pays dont toutes les frontières se sont refermées. Il y a environ six mois que je cherche à en sortir. C'est peut-être impossible. Comment finira le voyage ? » Il lui dit encore avoir été très marqué par une nouvelle d'Edgar Poe, « l'histoire de cet homme – en Amérique – qui marchant dans la campagne se trouve devant une ville des Indes en révolte »¹² (*Souvenirs de M. Auguste Bedloe*).

Traverser le décor, transgresser les faux-semblants, ne jamais tomber dans le panneau.



Et à la toute fin de sa vie, dans le film que Canal Plus diffusera après son suicide, il montrera, sur fond sonore de « Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand », les panneaux de circulation nazis dans Paris occupé, avant de les agrémenter d'une photo

¹¹ « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », *Internationale Situationniste* n°6, août 1961, p.221

¹² *Le marquis de Sade...*, p. 32

des panneaux de circulation de JCDecaux, « premier groupe industriel mondial », disent-ils, « spécialisé dans la fabrication et l'installation de mobilier urbain et dans la publicité urbaine ».

Debord commentera sobrement : « Aujourd'hui, l'heure nazie est devenue celle de toute l'Europe. »

Qui contestera qu'à l'ère des pandémies en suspens et des QR codes envahissants l'heure chinoise soit devenue celle de toute l'Europe...

L'urbanisme, donc, cette matrice de tous les décors, fut ainsi l'un des premiers combats que mena Debord contre l'universel confinement :

« Ces techniques /de l'urbanisme/ sont maniées innocemment par des imbéciles ou délibérément par des policiers. Et tous les discours sur l'urbanisme sont des mensonges aussi évidemment que l'espace organisé par l'urbanisme est l'espace même du mensonge social et de l'exploitation fortifiée. Ceux qui discourent sur les pouvoirs de l'urbanisme cherchent à faire oublier qu'ils ne font rien d'autre que l'urbanisme du pouvoir. Les urbanistes, qui se présentent comme les éducateurs de la population, ont dû eux-mêmes être éduqués: par ce monde de l'aliénation qu'ils reproduisent et perfectionnent de leur mieux. »¹³



L'urbanisme n'est pas qu'un leurre et une aliénation, il est l'espace concentré de la destruction. « Le désert croît », disait Nietzsche ; *The Line* est là, rétorquent les architectes saoudiens, salivant aux croquis numérisés de leur cité-corridor de 170 km de long, 500 mètres de haut et 200 mètres de large, cauchemardesque mirador miroitant destiné à confiner 9 millions d'habitants, fréquenté par des valets robotisés, parcouru par des taxis-drones volants, orné de plages phosphorescentes et illuminé d'une lune artificielle.

Plus efficacement isolant que le Metaverse ou la Pandémie préfabriquée, Neom se qualifie sans rire d'« accélérateur du progrès humain ». Ce délirant

¹³ « Critique de l'urbanisme », *Internationale Situationniste* n°6, août 1961, p.209

projet immobilier initié par Mohammed ben Salmane doit aboutir à l'expulsion du Hedjaz de dizaines de milliers de bédouins Howeitat, expropriés de leurs traditions par un fantasme cybernétique qui érige le confinement en mode de non-vie. *The Line* n'est qu'une monumentale caravane clouée sur place pour annihiler toute idée de nomadisme. « L'extermination dans son plein accomplissement », dit Heidegger dans *L'Histoire de l'Être*, « est la dévastation au sens de l'installation organisée du désert. »¹⁴



Photo d'Oxagon, intégrée au projet Neom

Neom, en somme, est l'anti-Venise, *The Line* l'antithèse de ses canaux labyrinthiques. Venise qui a tant compté pour Debord, dont il fait l'éloge dans une lettre du 23 avril 1993 à Jean-Jacques Pauvert, expliquant qu'elle restait la dernière « des plus belles villes », ponctuant : « La circulation automobile a tué toutes les autres. »

Au siècle de Debord, en effet, pas encore de taxis-drones ni de Tesla sans conducteurs mais déjà beaucoup trop de voitures, ces bubons de métal métastasés dans le paysage, n'ayant d'autre fonction que de rendre la séquestration désirable. Ce n'est pas un hasard si en 1961, dans le même numéro de l'*I.S.* que « Critique de l'urbanisme », le texte « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne » est saupoudré d'images publicitaires de voitures américaines. L'urbanisme est conçu pour cette marchandise mécanisée du confinement individuel, comme il l'est pour les habitats en toc vidés de joie de vivre et les rues goudronnées dénuées de flâneurs. Une extermination symbolique était en cours, qui aboutira à l'absence de décisions humaines dans les transactions financières algorithmisées et aux paysages vides sur les billets en euros.

« Le système économique fondé sur l'isolement », écrit Debord dans la thèse 28 de la *Société du spectacle*, « est une *production circulaire de l'isolement*.

¹⁴ « Die vollständige Vernichtung ist die Verwüstung im Sinne des Einrichtens der Wüste. », *Die Geschichte des Seyns, Gesamtausgabe Band 69*, p.59 (pdf)

L'isolement fonde la technique, et le processus technique isole en retour. De l'automobile à la télévision, tous les *biens sélectionnés* par le système spectaculaire sont aussi ses armes pour le renforcement constant des conditions d'isolement des “foules solitaires”¹⁵. Le spectacle retrouve toujours plus concrètement ses propres présuppositions. »

Songez à l'hyperbole de la séparation que représentent les réseaux sociaux, à Facebook par exemple, où, pour la première fois sans doute dans l'histoire des hommes, on affuble du noble nom d'« ami » un être dont on ne sait rien, qui vit à des milliers de kilomètres de soi, que l'on n'a jamais croisé et qu'on ne rencontrera jamais, et avec qui peut-être n'échangera-t-on pas même le moindre mot...

Dopée par sa lecture de Marx et de Hegel, la notion de « spectacle » va muter chez Debord, je l'ai dit, à partir des années 60. Le ton monte entre le vieux monde et ses myriades dominées, les luttes révolutionnaires et anti-colonialistes éclatent un peu partout et Debord, bien sûr, ne peut qu'être complice de ces vastes désirs d'échapper aux carcans.

Jusqu'ici, l'art et ses possibilités de « discrédance » – ainsi qu'Isidore Isou qualifiait dans les années 50 les dissonances volontaires de son cinéma subversif – avaient beaucoup occupé les Situationnistes à la recherche des plus plaisants et efficaces moyens de trouer les écrans.

Nous sommes au début de l'année 1961, Debord vient juste de terminer son merveilleux et peu connu court-métrage *Critique de la séparation*, dont les premiers mots (« On ne sait que dire... ») témoignent d'une insatisfaction qui hante alors Debord, et la dernière phrase d'une volonté intacte de sortir du décor : « Je commence à peine à vous faire comprendre que je ne veux pas jouer ce jeu-là. »

¹⁵ Allusion à *The lonely Crowd*, 1950, ouvrage du sociologue américain David Riesman, traduit en français en 1964.

Réagissant à sa lecture d'une critique pseudo-révolutionnaire d'un film de Godard, c'est précisément par le biais du cinéma que Debord va renouveler le concept de « spectateur », passant de l'idée simple de celui qui contemple l'écran à celle de celui qui, dissocié de l'œuvre qu'il contemple, devient lui-même le porte-parole de cette séparation.

Telle est la fonction du critique d'art, l'équivalent précoce du Numéricain twittérisé d'aujourd'hui, le séparé par excellence qui donne d'autant plus volontiers son creux avis critique sur ce qu'il croit saisir du monde qu'il n'a ni l'intention ni les moyens de le transformer...

« La critique d'art est un spectacle au deuxième degré. Le critique est celui qui donne en spectacle son état de spectateur même. Spectateur spécialisé, donc spectateur idéal, énonçant ses idées et ses sentiments *devant* une œuvre à laquelle il ne participe pas réellement. Il relance, remet en scène, sa propre non-intervention sur le spectacle. La faiblesse des jugements fragmentaires, hasardeux et largement arbitraires, sur des spectacles qui ne nous concernent pas vraiment est notre lot à tous dans beaucoup de discussions banales de la vie privée. Mais le critique d'art fait étalage d'une telle faiblesse, *rendue exemplaire*. »¹⁶

Debord comprend quelque chose d'essentiel. Le monde moderne non seulement s'organise de manière à toujours récupérer la *critique* qui cherche à lui nuire, mais d'une certaine manière il n'est que l'organisation perpétuelle de cette récupération, afin d'*affaiblir* jusqu'à l'annihiler toute virtualité de sédition.

Il l'écrit et l'explique sous diverses formes et à diverses reprises, comme dans ce résumé de 1965 destiné à présenter le mouvement situationniste :

« Selon les situationnistes, un modèle social universellement dominant, qui tend à l'autorégulation totalitaire, n'est qu'apparemment combattu par de fausses contestations posées en permanence sur son propre terrain, illusions qui, au contraire, renforcent ce modèle. Le pseudo-socialisme bureaucratique n'est que le plus grandiose de ces déguisements du vieux monde hiérarchique du travail

¹⁶ « Pour un jugement révolutionnaire de l'art », Quarto, p.560

aliéné. Le développement de la concentration capitaliste, et la diversification de son fonctionnement à l'échelle mondiale, ont produit aussi bien la consommation forcée de l'abondance des marchandises, que le contrôle de l'économie et de toute la vie par des bureaucrates à travers leur possession de l'État ; ou le colonialisme direct ou indirect. »

La conception urbanistique du monde avait pour adversaire la transgression de l'Espace, les libres déplacements de personnalités allègrement insoumises aux calculs de trajectoires. La société du spectacle n'aura pas pire ennemi que le Temps librement vécu, l'imprévisible explosion révolutionnaire du négatif à l'œuvre dans l'Histoire.

En 1972, dans *La véritable scission*, tirant les conséquences de l'échec de Mai 1968, Debord réélabore la notion de « Spectacle » dont la théorie améliorée culminera en 1988 avec la parution des *Commentaires*, introduisant la notion majeure de « spectaculaire intégré », qualification cruciale de notre atroce époque caractérisée par cinq particularités que lui reconnaît Debord :

« La société modernisée jusqu'au stade du spectaculaire intégré se caractérise par l'effet combiné de cinq traits principaux, qui sont : le renouvellement technologique incessant ; la fusion économique-étatique ; le secret généralisé ; le faux sans réplique ; un présent perpétuel. »

Je ne puis parler de tout aujourd'hui, mais enfin le « renouvellement technologique incessant », on conçoit aisément que cela désigne l'*upgrade* perpétuel de tout, depuis une application de smartphone jusqu'à un « *booster* »

vaccinal ; la « fusion économique-étatique » correspond à l'agenda explicite du *World Economic Forum* depuis des décennies ; le « secret généralisé » ne fait plus secret, de l'énigmatique fabrication du vaccin Pfizer jusqu'au *shadow banking*, en passant par les invisibles comptes *off-shore* qui offrent à la



corruption polymorphe une démesure jamais atteinte dans l’Histoire. Le « faux sans réplique » va de soi à l’époque de la « post-vérité », des « *fake news* » envahissantes, des faux-comptes proliférant sur Twitter, des suppressions de vidéos sur YouTube pour non-conformité à la doxa pharmaceutique ou de la censure étatique sur internet qui a carrément effacé de la mémoire de millions de Chinois – la génération apparue après 1989 – toute allusion aux sanglantes répressions de la place Tian’anmen...

Restons un moment sur la question du « présent perpétuel ». À dix-neuf ans, comme s’il savait qu’il passerait sa vie à lutter contre la crucifixion du Temps sur la croix des coordonnées de l’Espace, Debord écrit à Hervé Falcou : « Le Temps est ici et là. »¹⁷

Cette phrase splendide de poésie pensive est la maxime même de la génialité – autrement dit l’incandescence poétique de la pensée – conformément à celle de Baudelaire dans son étude sur Constantin Guys, *Le peintre de la vie moderne*, plus fameuse mais si mal perçue : « Le génie n’est que l’enfance retrouvée à volonté. »

Pour bien entendre cette phrase-ci, il faut avoir à l’esprit celle intraduisible d’Héraclite sur l’enfance, le temps, le jeu et la royauté :

αἰὼν παῖς ἔστι παίζων, πεσσεύων· παιδὸς
ἡ βασιληί

« Le Temps est un enfant qui joue en déplaçant des pions <ou « aux dés », ou « au trictrac » : à l’enfant la royauté. »

Bondir d’une citation l’autre en en révélant au passage les connivences secrètes est aussi le moyen, chez Debord, de traverser cet autre écran qu’est

¹⁷ *Le marquis de Sade a des yeux de jeune fille*, Fayard, p.19

l'amnésie culturelle organisée – ce que Nietzsche, grand penseur de la génialité, qualifiait de « ressentiment du vouloir contre le temps et son “Cela fut” »¹⁸.

Ainsi peut-on interpréter les curieux *Mémoires* de Debord, recueil apparemment anarchique de citations éparses ; comme aussi la pratique jamais reniée du détournement lautrémontesque, lequel consiste à faire crépiter la génialité d'un moderne en fissurant celle d'un classique – puisque le temps est *ici et là* –, dont témoigne entre mille exemples chez Debord la première phrase de *La société du spectacle*¹⁹ (« Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. ») qui détourne et reprend en un vigoureux hommage pensif celle du *Capital*²⁰ (« La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une “immense accumulation de marchandises” <Marx se citant lui-même dans *Contribution à la critique de l'économie politique*. »).

Par ailleurs le détournement sert à transgresser un autre décor, celui de la citation figée en argument d'autorité (les staliniens ne manquaient évidemment pas de citer Marx), désertée par « le langage fluide » d'une pensée vivante.

« Le détournement est le contraire de la citation », écrit Debord dans la thèse 208 de *La société du spectacle*, « de l'autorité théorique toujours falsifiée du seul fait qu'elle est devenue citation; fragment arraché à son contexte, à son mouvement, et finalement à son époque comme référence globale et à l'option précise qu'elle était à l'intérieur de cette référence, exactement reconnue ou erronée. Le détournement est le langage fluide de l'anti-idéologie. »

¹⁸ *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction Geneviève Blanquis, GF, p.174 (pdf)

¹⁹ Thèse 1 : « Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. »

²⁰ Livre I, Section I, Chapitre 1 : « La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une “immense accumulation de marchandises” <Marx se cite dans lui-même dans *Contribution à la critique de l'économie politique*. ».

L'anti-idéologie, c'est justement ce qu'ailleurs il appelle le négatif. Dans *In girum*, ce texte-film de 1978 où Debord, *en pensée* et à *voix haute*, prend acte de la spirale de l'autodestruction du monde advenue à son rythme de croisière planétaire, il évoque l'époque où l'Internationale Situationniste se concevait comme une secrète chevalerie en quête du graal de la subversion :

« Il y avait alors, sur la rive gauche du fleuve – on ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve, ni toucher deux fois une substance périssable dans le même état –, un quartier où le négatif tenait sa cour. »

Pour bien interpréter l'aristocratique fierté de cette phrase, il faudrait prendre le temps de traiter de la question cruciale du Temps en plongeant dans le mot-à-mot de Heidegger : « Le temps cèle et décèle »²¹, comme dans celui d'Artaud qui écrivait à Renée de Solliers le 26 juin 1945 : « Tant qu'on n'aura pas transporté le temps lui-même hors de tout cercle, de toute croix et de tout point, les choses ne pourront pas retrouver leur *indicible* insondabilité »²²...

Si j'évoque la pensée du Temps, c'est qu'il y est fait allusion dans la phrase de Debord sur le négatif que je viens de vous citer, avec sa fugace référence à Héraclite, justement, et à Plutarque citant lui-même Héraclite²³.

La société du spectacle sera donc hyperboliquement celle de la glaciation métaphysique du Temps. Le Temps pétrifié, le « présent perpétuel », est la conséquence logique d'une annihilation de toute possibilité d'escapade hors de l'Espace cadennassé – celui de l'urbanisme naguère, celui aujourd'hui des réseaux sociaux qui parachèvent ce confinement universel de l'Espace-Temps inauguré à l'ère du spectaculaire intégré. Ce que Debord signifiera avec le palindrome éponyme d'*In girum* :

²¹ *Parménide*, p.230

²² *Nouveaux écrits de Rodez*, p.120-121

²³ Dans le traité, *Sur l'E de Delphes* (*Περὶ τοῦ Εἰ τοῦ ἐν Δελφοῖς - De E Delphico* <soit « Que signifie le mot E gravé sur la porte du temple de delphes »>, en 392b : « On ne descend pas deux fois dans le même fleuve, dit Héraclite. On ne trouve pas non plus deux fois dans le même état une substance périssable. Telle est la rapidité de ses changements, qu'un instant en réunit les parties et un instant les disperse ; elle ne fait que paraître et disparaître. »

« Mais rien ne traduisait ce présent sans issue et sans repos comme l'ancienne phrase qui revient intégralement sur elle-même, étant construite lettre par lettre comme un labyrinthe dont on ne peut sortir, de sorte qu'elle accorde si parfaitement la forme et le contenu de la perdition : *In girum imus nocte et consumimur igni*. Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu. »

Au printemps 1968, le monde moderne a pour la dernière fois vacillé sur ses vieilles bases. Le décor s'est lézardé sous les jets de pavés d'une jeunesse pas encore agglutinée sur ses écrans et, pour les plus intelligents d'entre elle, sous la patente influence de la parution de *La société du spectacle* l'année précédente.

Le 6 avril 1969, il écrira à Mario Pernola : « Jusqu'ici, la rigueur de l'I.S. a, je crois, rendu grandement service à des milliers de révolutionnaires (plus ou moins complètement, mais en tout cas en les radicalisant beaucoup). » Et à la section italienne de l'I.S., le 27 mai 1969 : « Le slogan "L'imagination au pouvoir" n'est évidemment pas de nous (mais presque tous les autres en mai, oui). »

Pourtant, insiste Debord en 1972 dans *La Véritable scission*, ce ne sont pas tant les étudiants qui furent le cœur battant et hélas vite mâté de Mai 1968, que le prolétariat rajeuni, assurant la redoutable efficacité de la plus longue grève sauvage générale de l'histoire moderne, hélas vite brisée dans son élan par la sycophanterie des syndicats staliniens.

Il y a donc bien, historiquement, un avant et un après Mai 1968, mais cette rupture n'est pas celle de l'hypothétique émancipation des mœurs que perroquent les imbéciles. Ce qui a eu lieu en 1968, c'est la dernière grande flambée du négatif, avant de disparaître sous les mensonges redoublés (« changés au jour le jour » écrit Debord le 18 septembre 1978 à Paolo Salvadori) des intéressés au maintien du pouvoir spectaculaire et à tous ses tours de vis à venir.

C'est parce que cela venait de très loin que c'est allé aussi vite. En 1966 encore, tout espoir n'était pas vain. La violente insurrection des Noirs américains

dans le ghetto de Watts, à Los Angeles, rendait plausible le « déclin et la chute de l'économie spectaculaire-marchande », titre du texte précisément où Debord, citant Marx, explicite ce qu'est le « négatif »: « le mauvais côté qui produit le mouvement qui fait l'histoire en constituant la lutte ».

L'« anti-idéologie », le « négatif », le « mauvais côté » de l'histoire vivante en conflit avec son récit plastifié imposé par la classe dominante, ce n'est pas une simple position critique visant à combattre les aspects les plus blâmables de la vie moderne en y répondant pied à pied.

S'imaginer aujourd'hui contourner les « *fake news* » des « médias *mainstream* » en s'informant sur internet auprès de sources alternatives, c'est encore trop étriquer la question. L'*underground* qui ne pense pas sert le *mainstream* qui ment à grandes giclées d'images mortes. Les Printemps arabes soi-disant imparables grâce aux réseaux sociaux, les velléités d'insurrection paradoxalement immobiles comme Nuit Debout, les contestations trop vite nassées et tabassées comme les Gilets Jaunes, les intrépides étudiants de Hong-Kong écrasés par le King-Kong chinois, les Truckers canadiens cybernétiquement déPayPalisées, tous ont montré les limites d'une critique partielle d'un monde ultra-violent *intégralement* arc-bouté contre la moindre remise en question.

Prendre le parti du négatif, c'est déclarer une guerre permanente à tous les aspects du « vieux » monde, y compris à ces fantasmes technologiques d'innovation mirifiques. Il y a à ce sujet une désopilante correspondance entre Debord et Abraham Moles, un cybernéticien précurseur de l'idéologie LGBT, qui avait vanté dans une lettre envoyée à la revue *Internationale Situationniste* les virtualités sexuelles offertes par la recherche biologique. Sous l'aspect pervers et délirant de ce thuriféraire d'une civilisation du Calcul – à qui Debord répondit avec les sarcasmes qu'il méritait –, c'est notre société abasourdie d'Intelligence Artificielle, de génie génétique et d'idéologie transhumaniste qui montre déjà les crocs.

« À moins d'incohérence », avait écrit Moles, « vis-à-vis de notre propre acceptation de l'automobile, du réfrigérateur et du téléphone, c'est-à-dire de la civilisation technologique où nous vivons, c'est dans l'axe de la technologie que nous devons rechercher des situations nouvelles. /.../ Parmi les plus évidents, il y a la sexualité qui est certes susceptible d'apporter un grand nombre de situations nouvelles. La fabrication, biologiquement concevable, de femmes à deux paires de seins est, sans aucun doute, une proposition de la biologie à la tradition. L'invention, à côté des deux sexes conventionnels d'un, deux, trois, n sexes différents, propose une combinatoire sexuelle qui suit le théorème des permutations et suggère un nombre rapidement immense de situations amoureuses (factorielle n). /.../ Il n'est plus du tout inconcevable que les êtres changent de sexe au cours de leur vie, et les situations nouvelles, d'abord à caractère individuel, puis à caractère social, sont ici parfaitement concevables. »

Pas dupe une seconde de ce précurseur du Goebbels gaga d'algorithmes qu'est aujourd'hui un Laurent Alexandre, la réponse de Debord paraît dans le numéro 9 de l'*I.S.*, datée du 26 décembre 1963, sous le titre « Correspondance avec un cybernéticien »²⁴ :

« Petite tête, Il était bien inutile de de nous écrire. On avait déjà constaté, comme tout le monde, que l'ambition qui t'incite à sortir de ton usage fonctionnel immédiat est toujours malheureuse, puisque la capacité de penser sur quoi que ce soit d'autre n'entre pas dans ta programmation. /.../ On n'a pas besoin de savoir si ta lettre reflète fidèlement le degré moyen de ta balourdise, ou si tu as visé parfois à la plaisanterie. Faux problème, puisque tout ce que tu pourras jamais faire est, à nos yeux, contenu dans cette redondante et grossière plaisanterie que constitue ton existence. Quand on connaît l'apparence humaine dont tes programmeurs t'ont revêtu, on conçoit que tu rêves à la production de femmes à n séries de seins. On se doute que tu peux être difficilement accouplé à moins. Ton cas personnel mis

²⁴ *Internationale Situationniste*, p.408 et suiv.

à part, tes rêveries pornographiques paraissent aussi mal informées que tes prétentions philosophico-artistiques. »

Si plus personne d'un tant soit peu futé peut encore croire aujourd'hui que la cybernétique ne mène pas au totalitarisme le plus glacial, c'est dès 1962 que Debord le conçoit, dans une note non signée parue dans le numéro 8 de la revue, évoquant le probable état de « la région parisienne à la fin du siècle ». L'une des options plausibles, écrit Debord, est :



« Une cybernétisation totalitaire et hyperhiérarchisée, qui serait naturellement très différente des rêves actuels des cybernéticiens ou des expériences anciennes de dictature fasciste, mais qui en retrouverait quelques traits, mêlés à ceux qui apparaissent partout dans la

société démocratique de l'abondance : le contrôle perfectionné sur tous les aspects de la vie des gens, réduits à une passivité maximum dans la production automatisée comme dans une consommation entièrement orientée selon les mécanismes du spectacle, par les possesseurs de ces mécanismes. »

Et en janvier 1963, dans « *All the King's Men* », publié dans le numéro 8 d'*I.S.*:

« La recherche de signaux indiscutables et de classification binaire instantanée va si clairement dans le sens du pouvoir existant, qu'elle relèvera de la même critique. Jusque dans leurs formulation délirantes, les penseurs informationistes se comportent en lourds précurseurs à brevets des lendemains



qu'ils ont choisis, et qui sont justement ceux que modèlent les forces dominantes de la société actuelle : le renforcement de l'État cybernéticien. Ils sont les hommes liges de tous les suzerains de la féodalité technique qui s'affermi actuellement. Il n'y a pas d'innocence dans leur bouffonnerie,

ils sont les fous du roi. »²⁵

Ce à quoi s'attaque prioritairement le Calcul, c'est l'imprévisibilité de la création poétique et pensive scellée au cœur du langage. Si le style écrit de Debord flamboie de résonnances classiques héritées du XVII^{ème} siècle français, c'est parce que l'esprit de la Fronde y brille à même son mot-à-mot. Ce n'est donc pas un hasard si Debord livre son analyse critique la plus aiguë de la cybernétique dans « *All the King's men* », texte consacré « au problème du langage au centre de toutes les luttes pour l'abolition ou le maintien de l'aliénation présente »²⁶ :



« Sous le contrôle du pouvoir, le langage désigne toujours autre chose que le vécu authentique. C'est précisément là que réside la possibilité d'une contestation complète. La confusion est devenue telle, dans l'organisation du langage, que la communication imposée par le

pouvoir se dévoile comme une imposture et une duperie. »



On a aujourd'hui un symptôme hurlant de cette imposture avec l'attribution spectaculaire du mot « VÉRITÉ » à une carte de crédit et de celui de « LIBERTÉ » à un yoghourt.

« C'est en vain » continue Debord, « qu'un embryon de pouvoir cybernéticien s'efforce de placer le langage sous la dépendance des machines qu'il

²⁵ *Internationale Situationniste*, p.329

²⁶ *Ibid.* p.325

contrôle, de telle sorte que l'information soit désormais la seule communication possible. /.../ La mainmise du pouvoir sur le langage est assimilable à sa mainmise sur la totalité. Seul le langage qui a perdu toute référence immédiate à la totalité peut fonder l'information. L'information, c'est la poésie du pouvoir (la contre-poésie du maintien de l'ordre), c'est le truquage médiatisé de ce qui est. A l'inverse, la poésie doit être comprise en tant que communication immédiate dans le réel et modification réelle de ce réel. »

Debord, on le sait, était passionné de stratégie. La « modification réelle du réel », traduite parfois en « décolonisation totale de la vie quotidienne »²⁷, participe d'une guerre de mouvements par la pensée et l'action se rectifiant et s'améliorant sans cesse l'une l'autre. Or cette guerre dialectique relève d'une interprétation révolutionnaire – au double sens où elle rompt avec toutes les autres interprétations et où elle envisage une insurrection généralisée – qui ne découpe plus le monde en dictatures et démocraties opposées les unes aux autres, mais le divise en spectacles concentrés – le despotisme nazi, fasciste, stalinien ou maoïste, avec leur culte de la personnalité rigide et comminatoire – et spectacles diffus – le capitalisme occidental, avec son culte de la marchandise chatoyant et avenant – qui s'entendent comme l'avvers et l'envers d'une même imposture.

Le Spectacle est donc structuré par une double fatalité dialectique où se nouent à la fois le Despotisme et la Dévastation : en finir avec la contradiction implique de vouloir en finir avec l'intempestive possibilité de création.

« La cause la plus vraie de la guerre », dit Debord à la fin d'*In girum*, « do111nt on a donné tant d'explications fallacieuses, c'est qu'elle devait forcément venir comme un affrontement sur le changement ; il ne lui restait plus rien des caractères d'une lutte entre la conservation et le changement. Nous étions nous-mêmes, plus que personne, les gens du changement, dans un temps changeant. Les propriétaires de la société étaient obligés, pour se maintenir, de vouloir un changement qui était l'inverse du nôtre. Nous voulions tout

²⁷ À Mustapha Khayati, 1^{er} août 1966

reconstruire, et eux aussi, mais dans des directions diamétralement opposées. Ce qu'ils ont fait montre suffisamment, en négatif, notre projet. Leurs immenses travaux ne les ont donc menés que là, à cette corruption. La haine de la dialectique a conduit leurs pas jusqu'à cette fosse à purin. »

Du XX au XXI^{ème} siècle, on sera passé de la société de Consommation – où les cons sont sommés d'obéir à la propagande marchande – à celle du Confinement – qui n'est que la même parvenue à un stade supplémentaire de finition de la connerie asservie... Les files d'esclaves béats campant la nuit devant un Apple Store pour être les premiers possesseurs-possédés du dernier modèle d'Iphone condensent assez bien la chose. De tels ilotes du gadget sont mûrs pour le Panopticon à QR-code intégré à tous les étages désagrégés de leur avilissement.

« L'homme réifié », dit la thèse 67 de *La société du spectacle*, « affiche la preuve de son intimité avec la marchandise. Comme dans les transports des convulsionnaires ou miraculés du vieux fétichisme religieux, le fétichisme de la marchandise parvient à des moments d'excitation fervente. Le seul usage qui s'exprime encore ici est l'usage fondamental de la soumission. »



Aujourd'hui, l'illustration la plus exemplaire de cette fatalité suicidaire reste la Chine totalitaire de Xi Jinping, dopée au crédit social, ultra consommatrice, ultra connectée, ultra surveillée et ultra confinée, ravagée de paranoïa suscitée par le spectre d'une grippette échappée par accident de ses propres trafics laborantins prévoyant une guerre d'extermination bactériologique ! Il est assez cohérent qu'au stade de décomposition avancé du « devenir-marchandise du monde » (thèse 66 de *La société du spectacle*), l'empire-atelier de la Marchandise mondialisée soit à l'avant-garde de la surveillance punitive de tout-un-chacun. La société de Consommation et celle du Confinement sont bien une seule et même geôle.

« Ce qui oblige les producteurs à participer à l'édification du monde », dit la thèse 72 de *La société du spectacle*, « est aussi ce qui les en écarte. Ce qui met en relation les hommes affranchis de leurs limitations locales et nationales est aussi ce qui les éloigne. Ce qui oblige à l'approfondissement du rationnel est aussi ce qui nourrit l'irrationnel de l'exploitation hiérarchique et de la répression. Ce qui fait le pouvoir abstrait de la société fait sa *non-liberté* concrète. »

L'échec de Mai 68 n'est donc pas pour Debord un véritable événement de pensée, puisqu'on vient de voir comme tous les éléments d'une analyse utralucide de la société du XXI^{ème} siècle sont déjà présents dans ses écrits des années 60. Mais cet échec est le podrome de la disparition progressive de toute possibilité d'insurrection.

Pour que le monde parvienne à ce que la thèse 174 de *La Société du Spectacle* qualifiait de « dissolution générale »²⁸ – que Debord n'appliquait alors, à propos de l'urbanisme, qu'à l'opposition ville-campagne, mais qu'il généralisera dès 1971 à toute la Nature –, il lui aura fallu faire sombrer avec soi l'autre que soi – autrement dit indifféremment les complices comme les adversaires de cette universelle déprédation.

« C'est *l'unité de la misère* », dit la thèse 63 de *La société du spectacle*, « qui se cache sous les oppositions spectaculaires. Si des formes diverses de la même aliénation se combattent sous les masques du choix total, c'est parce qu'elles sont toutes édifiées sur les contradictions réelles refoulées. »²⁹

Et c'est ainsi sous le masque du néo-libéralisme déployant en coulisse l'arme de destruction massive de la Finance algorithmisée, que le spectaculaire intégré a étendu sa prédation envers ce qu'on nommait jadis la Création, soit la Nature, ce luxuriant, fécond, invulnérable échiquier pluri-millénaire pourvoyeur de vie et de pure beauté, sur lequel depuis toujours les divers empires naissaient,

²⁸ « Le moment présent est déjà celui de l'autodestruction du milieu urbain. /.../ Mais l'organisation technique de la consommation n'est qu'au premier plan de la dissolution générale qui a conduit ainsi la ville à se consommer elle-même. » *La société du spectacle*, thèse 174

²⁹ *La Société du Spectacle*, thèse 63, p.41

se déployaient, se combattaient avant de s'allier ou de s'exterminer, se corrompaient, puis disparaissaient enfin sans laisser beaucoup d'autres traces que des ruines et des livres.

Au fond, ce que Debord aura vécu, pensé et écrit, c'est la mise en danger – et pour tout dire la mise à mort – de la possibilité de laisser librement des traces, de transmettre à ceux qui viendraient, épris d'une même liberté, les *raisons* du naufrage du monde, afin qu'ils puissent bâtir à leur propre manière de moins submersibles vaisseaux.

L'explication minutieuse de l'autodestruction en cours, c'est dans un texte crucial de 1971, *La planète malade*, que Debord la fournit. Il souligne comme cette dévastation procède imparablement de la logique du Spectacle, « guerre qu'une société livre contre elle-même », dira *In Girum*, « contre ses propres possibilités ».

« Ce qui se passe n'est rien de foncièrement nouveau : c'est seulement la *fin forcée* du processus ancien. Une société toujours plus malade, mais toujours plus puissante, a recréé partout concrètement le monde comme environnement et décor de sa maladie, en tant que *planète malade*. »



Inutile à nouveau de vous faire un TikTok pour que vous entendiez comme ces lignes parlent à voix haute de notre atroce aujourd'hui. Mais enfin, s'il vous faut vraiment une illustration, ayez à l'esprit l'image d'Albert Bourla, le PDG de Pfizer, exhibant un masque en tissu bleu sur lequel sont brodés en capitales les mots : « *SCIENCE WILL WIN* ».

« L'époque qui a tous les moyens techniques d'altérer absolument les conditions de vie sur toute la Terre est également l'époque qui, par le même développement technique et scientifique séparé, dispose de tous les moyens de contrôle et de prévision mathématiquement indubitable pour mesurer exactement par avance où mène – et vers quelle date – la croissance automatique des forces

productives aliénées de la société de classes : c'est-à-dire pour mesurer la dégradation rapide des conditions mêmes de la survie, au sens le plus général et le plus trivial du terme. »

Le résultat de ce désastre *consubstantiellement technologique*, c'est le sombre monde des Numéricains dont la misère comme « cadres » est si lumineusement décrite par Debord aux premières minutes d'*In girum* :

« Comme le mode de production les a durement traités ! De progrès en promotions, ils ont perdu le peu qu'ils avaient, et gagné ce dont personne ne voulait. Ils collectionnent les misères et les humiliations de tous les systèmes d'exploitation du passé ; ils n'en ignorent que la révolte. Ils ressemblent beaucoup aux esclaves, parce qu'ils sont parqués en masse, et à l'étroit, dans de mauvaises bâtisses malsaines et lugubres ; mal nourris d'une alimentation polluée et sans goût ; mal soignés dans leurs maladies toujours renouvelées ; continuellement et mesquinement surveillés ; entretenus dans l'analphabétisme modernisé et les superstitions spectaculaires qui correspondent aux intérêts de leurs maîtres. Ils sont transplantés loin de leurs provinces ou de leurs quartiers, dans un paysage nouveau et hostile, suivant les convenances concentrationnaires de l'industrie présente. Ils ne sont que des chiffres dans des graphiques que dressent des imbéciles.

Ils meurent par séries sur les routes, à chaque épidémie de grippe, à chaque vague de chaleur, à chaque erreur de ceux qui falsifient leurs aliments, à chaque

innovation technique profitable aux multiples entrepreneurs d'un décor dont ils essuient les plâtres. Leurs éprouvantes conditions d'existence entraînent leur dégénérescence physique, intellectuelle, mentale. On leur parle toujours comme à des enfants obéissants, à qui il suffit de dire : “il faut”, et ils veulent bien le croire. Mais surtout on les traite comme des enfants stupides, devant qui bafouillent et délirent des dizaines de spécialisations paternalistes,



improvisées de la veille, leur faisant admettre n'importe quoi en le leur disant n'importe comment ; et aussi bien le contraire le lendemain. »³⁰

« C'était déjà l'aube de cette fatigante journée que nous voyons finir », dit Debord à la fin d'*In girum*, « quand le jeune Marx écrivait à Ruge (en mai 1843) : “Vous ne me direz pas que j'estime trop le temps présent ; et si pourtant je n'en désespère pas, ce n'est qu'en raison de sa propre situation désespérée, qui me remplit d'espoir.” »

Dans un même état d'esprit, et pour provisoirement conclure en vue de vous donner, non pas sans doute de l'espoir mais, peut-être, un peu de hardiesse malgré tout, j'aimerais citer un chant écrit en 1943 dans la langue de mes ancêtres, le yiddish, après l'insurrection du ghetto de Varsovie. L'auteur était un jeune partisan du ghetto de Vilnius, il se nommait Hirsch Glick (soit « Chance » en yiddish).

Ce chant s'intitule *Zog nit keyn mol* : « Ne dis jamais » :

זאָג ניט קיין מאָל אַז דו גייסט דעם לעצטן וועג,
ווען הימלען בלייענע פאַרשטעלן בלויע טעג,
קומען וועט נאָך אונדזער אויסגעבענקטע שעה,
ס'וועט אַ פויק טאָן אונדזער טראַט – מיר זיינען דאָ!

*Zog nit keyn mol, az du geyst dem letstn veg, ven himlen
blayene farshteln bloye teg, kumen vet nokh undzer
oysgebenkte sho, s'vet a poyk ton undzer trot : mir zaynen do !*

³⁰ *Op. cit.* Quarto p.1762-1763

« Ne dis jamais que tu marches ton dernier chemin, même si des cieux noirs cachent les jours bleus. Notre heure tant espérée viendra, notre pas résonnera. Nous sommes là. »

Je vous remercie.

S. Z.